

très, léopardés de taches noires sur un fond jaune tranchent avec leurs voisins éclaboussés de blanc, comme s'ils avaient été badigeonnés à la chaux par des peintres géants ; d'autres, enfin, étendus au fond du torrent, sont chamarrés de toutes les couleurs possibles, depuis le blanc jusqu'au noir et depuis le rouge sombre du fer chaud jusqu'au vert tendre des lichens.

Au fond de cette vallée, nous nous voyons entourés d'écroulements gigantesques qui semblent nous menacer de leur chute, suspendue, dirait-on, momentanément pour nous laisser le temps de traverser ces solitudes en les admirant ; des arbres se tordent sous l'étreinte de ces blocs granitiques qui les écrasent et semblent vouloir les soulever sur leurs branches impuissantes. C'est l'image d'un effondrement général où une végétation luxuriante le dispute aux rochers amoncelés dans les profondeurs de l'abîme ; de tous côtés, c'est le spectacle d'un chaos indescriptible. Il semble qu'après nous tout doive s'écrouler et que la fuite soit le seul salut.

Mais je vois que la plume est impuissante à donner une idée juste de ces infernales beautés, et que, quelle que soit l'encre dont on se serve, il est impossible de rendre l'impression ressentie en face de ces sublimes et admirables horreurs dont nos yeux restent éblouis.

Malgré nous, à tous les pas, nos exclamations mutuelles se succèdent et notre admiration toujours croissante n'a plus d'expressions possibles. Enfin, arrivés au plus profond de ces solitudes, nous nous établissons sur un mobilier de rocher qui nous constitue une salle à manger plus grandiose et plus pittoresque qu'aucune. Pour notre appétit, stimulé par toutes ces beautés, et aussi, il faut bien le dire, par trois heures et demie de pénible marche, dans des sentiers qui sont loin d'être